

MUSIQUE EN TÊTE

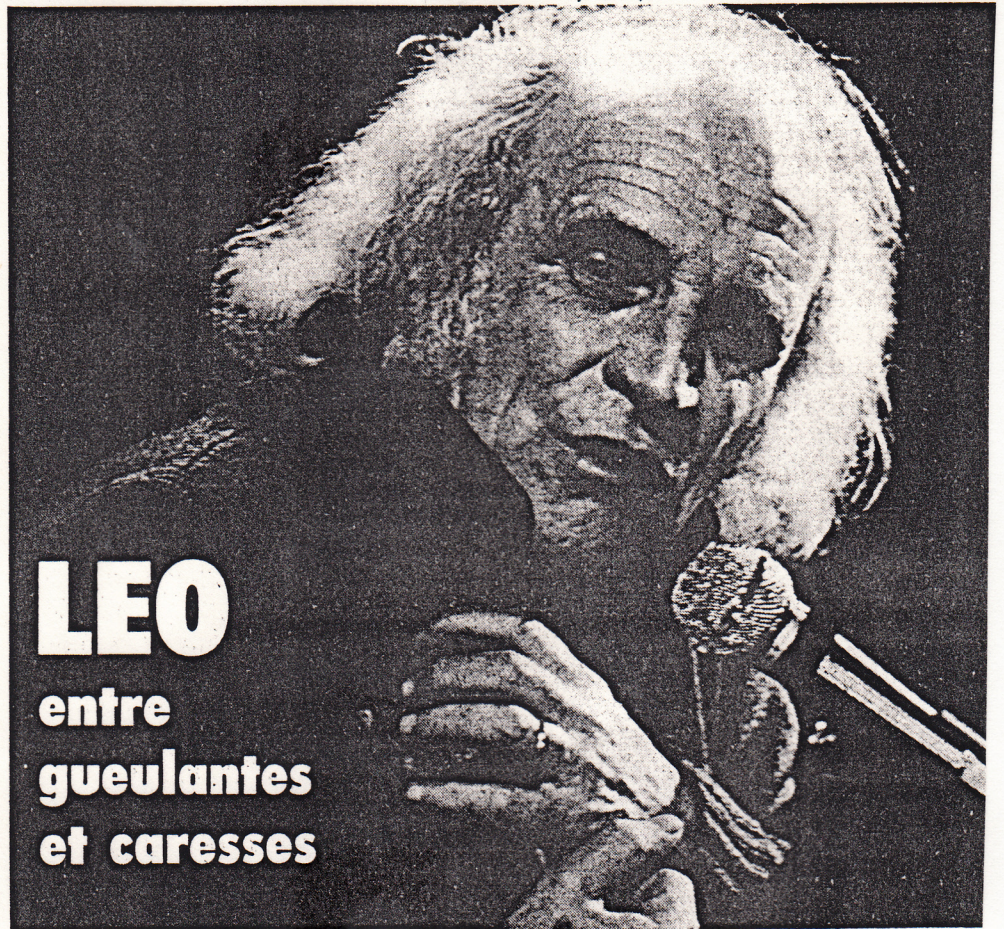
■ Monsieur Ferré,

Il faisait nuit quand vous m'avez accueillie à l'orée de votre chambre, tout en haut de cet hôtel nickel qui balance son jet noir au-dessus de Paris. Vous aviez déjà vu beaucoup de journalistes et d'autres rendez-vous me suivaient, parce que vous aviez quelque chose de beau à vendre, et le vendiez avec amour ; un gros livre noir (1), un « Testament phonographe » en souvenir d'un autre, olographe. Vous parliez affectueusement des jeunes éditeurs qui vous ont aidé à le faire venir au jour, ce recueil de poèmes, de gueulantes et de caresses inspirées. Avec, entre les pages, des photos : vos mômes, et vous : votre « gueule parchemin » tissée doux, embrumée de Celtiques.

Quand on vient vous voir, Monsieur Ferré, on a une grosse timidité dans la gorge, et des musiques tapies dans les oreilles, night and day. On s'attend à tout : une colère de théâtre, une légende entre quatre murs, un message définitif. On ne s'attend pas à vous. Vous avez « des gestes comme des dessins, des dessins qu'on peut toucher ». Ça, c'est vous qui me l'avez dit, à propos de gestes de femmes. « Il y a des gestes comme des dessins »... Vous dessinez bien.

On se s'attend pas à votre douceur de vieil oiseau blanc, tranquillement échoué dans un fauteuil comme en bout de quai. « On vous a dit, hein, que j'étais un personnage impossible, un furieux ? Ça me colle à la peau, cette image. » Un haussement d'épaules. Le mythe Ferré, vous l'avez peut-être voulu, vous n'en voulez plus, vous vous en foutez. Demain, il y a un train pour l'Italie, et ça vous rend heureux. Vous n'avez plus rien à prouver, vous vous sentez vivant d'abord, solitairement, désespérément vivant. En Italie, il y a une femme et trois enfants qui vous attendent, et ça vous rend heureux : « Je ne suis pas un nomade »...

Mais bientôt, vous reviendrez, pour une tournée dans toute la France (2). Vous n'en avez pas marre, de la scène ? « Non, non, jamais... Je chante passionément ». Vous alliez, donc, chanter passionément, sans musiciens, juste une bande magnétique. Ça non plus, on n'a pas fini de



LEO entre gueulantes et caresses

vous le reprocher. Mais vous protestez : les musiciens, vous les avez fait beaucoup travailler, depuis le pianiste jusqu'à l'orchestre symphonique, et maintenant vous sortez si peu de votre tanière, et à l'improviste, pas envie d'alourdir la machine... Pour l'instant. Sait-on jamais ?

« Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles (...) avec des problèmes d'homme, simplement des problèmes de mélancolie (...) Alors on boit un verre en regardant loin derrière la glace du comptoir et l'on se dit qu'il est bien tard »... Richard, ça va ? Léo, ça va ? Vous vous êtes assis devant la glace, vous avez pris votre visage entre vos mains, et vous avez regardé loin, avec un demi-sourire à mon intention, et un regard absent. « Je n'aime pas rentrer dans ma chambre, le soir, à l'hôtel, pendant les tournées. Je ne peux pas

rester seul. Je dors avec la lumière allumée. Cette épouvante, ça me vient de ma mère : tous les soirs, elle regardait sous les lits. Je lui disais : et s'il y a quelqu'un, qu'est-ce que tu fais ? — J'appelle les gendarmes. » Mes gosses, aujourd'hui, ils sont peureux, si vous saviez... Moi, j'ai peur de l'inexprimé. »

Et vous aimez les rencontres, et vous vous sentez seul. Vous êtes amoureux et fidèle, offert, complice et très secret. Vous parlez de l'éternité de l'instant, ce mot de Bachelard est pour vous un ami. Vous connaissez le bout du quai, vous avez soixante-trois ans, et le temps vous fuit : vous avez un regard de gosse.

ANNE-MARIE PAQUOTTE ■

(1) Testament phonographe, éditions Plasma.

(2) Léo Ferré est le 26 mars à Roanne ; les 27 et 28 à Grenoble ; le 29 à Vaux-en-Velin ; le 3 avril à Valence.